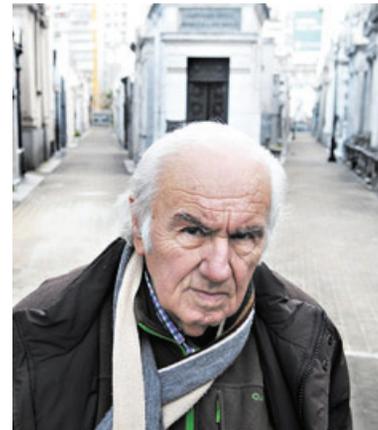


Le Père

Par Antonio Dal Masetto

Ce conte est un émouvant témoignage et hommage de l'écrivain argentin Antonio Dal Masetto à son père. Il a d'abord paru en décembre 2010 dans la revue Página | 12.



Quand je pense à mon père, il me revient à la mémoire nos retours à la maison, la journée de travail terminée. Nous rentrions la nuit, lui, à bicyclette et moi, en trottant. Je courais à la même allure, parfois je perdais un peu de distance et ensuite je le rattrapais. C'était une bicyclette de femme, la selle était trop basse et mon père, légèrement penché vers l'arrière, pédalait lentement sur le sol en terre de la rue. Je suis sûr que nous ne nous parlions pas. À vrai dire, j'ai l'impression que nous ne parlions jamais. Si j'essayais de retrouver un dialogue avec mon père, cela me serait impossible. Seulement des phrases laconiques. Ces retours que nous faisons ensemble avaient lieu à Salto, le village de la province de Buenos Aires où nous étions allés vivre quand nous avons émigré d'Italie. Un frère de mon père était arrivé en Argentine avant la guerre et lui avait proposé de s'associer avec lui dans sa boucherie. J'avais douze ans.

Nous avons fait ce trajet pendant des mois et des mois. Dans le froid, la chaleur, sous la pluie. Après tant d'années, la mémoire ne récupère qu'une course nocturne qui les résume toutes. Cette image revient toujours et s'impose aux autres souvenirs. J'ai pourtant beaucoup d'images de mon père, nettes, fortes. Elles viennent en général de l'époque de mon enfance dans le village italien avant le long voyage en bateau traversant l'océan.

Voici la figure de mon père, obscure et tranquille qui m'attend sous la neige à la porte du collège de bonnes sœurs où j'allais. Mon père qui me conduit en prenant un raccourci à travers une colline surplombant le lac avant de rejoindre l'embouchure d'un fleuve où nous nous arrêtions pour pêcher. Mon père qui marche prudemment,

quelques pas devant moi, dans les bois qui commençaient un peu plus loin après les dernières maisons : il avait toujours sous le bras le fusil belge à double canon dont il était fier. Mon père qui coupe l'herbe du lever du jour au coucher du soleil sur le terrain d'un propriétaire, s'arrête quelques secondes pour aiguiser la faux, essuyer la sueur de son front et boire une gorgée d'eau. Mon père qui vide les latrines dans deux seaux soutenus à chaque extrémité d'une longue perche en bois qu'il portait en croix sur ses épaules. Mon père qui engraisse les sillons du potager avec le contenu de ces seaux. Mon père qui coupe des troncs d'arbre à la hache, serrant les dents et lâchant un souffle rauque chaque fois qu'il frappe le bois. Mon père qui arrive la nuit à la maison avec un sapin, sûrement coupé dans quelque endroit interdit, pour l'arbre de Noël. Mon père qui met une rustine sur la chambre à air d'une bicyclette. Mon père qui se rase dans la cour, torse nu, face à un miroir qui tient à un clou et m'explique qu'il y a deux parties du visage qui doivent être plus savonnées que le reste. Mon père qui me fabrique une flûte. Mon père qui lave une brebis dans le ruisseau pour ensuite la tondre. Mon père qui fait des travaux de maçonnerie, de menuiserie. Mon père qui sème, qui récolte, qui foule le raisin pour faire du vin, qui greffe des arbres fruitiers.

Nous avions un prunier qui donnait des fruits jaunes sur une branche et rouges sur une autre. Un poirier qui donnait des poires en toutes saisons.

J'étais impressionné par tant d'habiletés.

Cet homme savait tout faire. On aurait dit qu'il n'y avait pas de secrets pour lui.

Mon père était un montagnard taciturne et timide. Mais il pouvait s'irriter et même pire. Je l'avais vu une fois courir derrière un type dans la rue jusqu'à ce que l'autre ait dû sauter au-dessus d'une haie donnant sur un fossé pour s'échapper. C'était pour une dispute entre voisins. Je ne me souviens plus des raisons ou ne les ai jamais connues. J'ai une image très claire de cette violence en plein air. Il me semble encore entendre le halètement des deux hommes en train de courir. Je me demande ce qui serait arrivé si mon père l'avait rejoint.

Il ne se mettait jamais en colère avec nous. Il nous aimait et nous respectait. Je n'ai pas eu souvent l'occasion d'utiliser aussi justement ce mot de respect. C'est sûrement de lui que j'ai hérité mon inconscience et mon entêtement. Je pense là, à l'attitude de mon père pendant la guerre. Il travaillait dans une usine à gaz et il lui arrivait de finir au milieu de la nuit. Les prières de ma mère ne servaient à rien ni les conseils de ses camarades. Il revenait à la maison sans attendre le lever du jour, défiant le couvre-feu et les balles. Il voulait dormir dans son lit, c'était son droit, et aucun Hitler, aucun Mussolini ni aucune guerre n'auraient pu l'en empêcher.

Il est parti en Amérique en 1948. Le jour du départ, il riait, il plaisantait, il avait l'air de bonne humeur, mais il m'a semblé que c'était pour se donner du courage et surmonter le désarroi. Je me souviens des retrouvailles dans le port de Buenos Aires après deux ans de séparation, son étreinte maladroite sans dire un mot. Il n'avait pas non plus beaucoup parlé pendant le voyage en train à travers la plaine hivernale, en route pour le village. Il était assis à côté de moi et il avait gardé tout le temps son bras autour de mes épaules. De temps en temps, ses doigts se comprimaient pour me serrer contre lui.

Plus tard est venu le temps du travail à ses côtés dans la boucherie. J'ai appris à faire la tournée des clients avant de retenir la première douzaine de mots en castillan. Je partais pour faire les livraisons le matin et l'après-midi ; quand j'avais terminé, j'allais aider au magasin. Il y avait toujours quelque chose à faire. Nettoyer la machine à hacher, la scie électrique, laver le sol, éplucher les têtes d'ail pour la charcuterie, faire boire les animaux. J'ai commencé à jouer au football dans la sixième division du Club Compañía General. J'étais si content d'avoir les chaussures à crampons, le flottant et le maillot. On me les avait donnés et je pouvais les emporter chez moi. Les matches avaient lieu le samedi en début d'après-midi et de temps en temps j'arrivais en retard au travail. Alors, je vivais tout l'après-midi dans un climat d'accusations silencieuses. Ces accusations venaient de mon oncle et de mes cousins. Mon père ne me disait rien. Au pire, il ruminait une phrase à voix basse quand il me voyait arriver en courant. Il

pensait qu'il avait une obligation envers son frère aîné qui l'avait fait venir en Amérique et moi, je faisais partie de cette dette. Je suis sûr que cette dépendance le rendait amer. Mais il ne pouvait rien faire et restait silencieux.

Dans le territoire réduit de ce commerce, nous étions aussi des étrangers et il fallait gagner sa place et supporter les humiliations quand elles survenaient. Je sentais que mon père aurait voulu un autre destin pour moi.

Une nuit, cinq ans après l'arrivée au village, je me suis lancé dans un autre voyage. Je suis parti à la découverte de la ville. À ce moment-là, mon père s'était séparé de mon oncle et il avait ouvert sa propre boucherie. Ça ne marchait pas très bien. Mon père n'était plus le même homme. L'Amérique l'avait meurtri. Je n'étais pas avec lui dans le nouveau commerce. Les derniers temps, je travaillais comme apprenti dans une pharmacie. Je suis parti sans qu'il le sache. Ma mère et ma sœur qui s'étaient réveillées pendant que je faisais ma valise m'avaient vu quitter la maison. Elles n'avaient pas pu me retenir et elles n'avaient pas osé non plus prévenir mon père. J'ignore le mal que cette fuite a pu lui faire. Il ne me l'a jamais reproché. Plus tard, lors de mes retours espacés au village, je m'apercevais de petits changements à la maison. Des aménagements dans la salle de bain, dans la cuisine. Je sus qu'une fois, après avoir acheté un appareil de chauffage, mon père avait dit : « C'est pour Antonio quand il viendra. » Il pensait donc à moi chaque fois qu'il faisait une amélioration dans la maison.

Quand il est mort, j'étais loin. Une infirmière allait lui faire des piqûres tous les jours. La dernière fois, c'était un samedi. L'infirmière lui avait dit : « Au revoir, à lundi. » Mon père avait dit : « Nous verrons si nous tenons jusqu'à lundi. » Il n'a pas tenu.

Je sais qu'au dernier moment il m'a demandé. Je suis arrivé au village le lendemain de l'enterrement. Je venais du Brésil, après avoir voyagé en train et en autocar. Devant la porte, j'ai trouvé le mari de ma sœur qui m'a dit : « Papa est mort. »

Bien des années après sa mort, avec ma sœur nous regardions des photos et je l'ai entendue murmurer : « Qu'est-ce qu'il était beau papa. » Je n'avais jamais pensé à ça. Sur des photos, il avait vingt-sept ans, il tenait un petit garçon dans ses bras, il était tout

bronzé par le soleil et on remarquait ses muscles sous le tricot blanc. Le petit garçon c'était moi.

De toutes ces choses que j'ai connues avec mon père, je me souviens particulièrement de ces retours à la maison après le travail. C'était toujours de belles nuits, chargées d'étoiles et de silence. C'est ainsi que je les vois.

Nous avançons à travers un décor de maisons muettes et de lumières fantomatiques aux fenêtres et dans les cours. Je me sentais égaré dans cette obscurité et je n'aimais pas cette sensation. Je voulais arriver rapidement pour que la nuit passe, et ensuite le jour, puis une autre nuit et un autre jour encore jusqu'à ce que se brise l'encerclement des nuits et des jours.

Et mon père ?

Que pensait-il ? Que signifiait pour lui passer de l'agitation de la journée à la promesse du repos ?

Dans quelle mesure ma présence lui permettait d'avoir de la compagnie, une incitation, un soulagement ? Me verrai-je comme je me vois maintenant dans le souvenir ? Ce que je vois c'est un jeune chien impatient, tapi au fond de lui-même qui attend une bonne occasion pour sauter. Mon père pédalait et moi je trottais à ses côtés. Nous n'avions pas d'autre repère que le feu de position de la bicyclette éclairant un ovale de terre, hypnotiseur, surgissant d'un rêve, renaissant dans une rue dont on n'arriverait jamais au bout. Cette lumière réduite à l'extrême indiquait le chemin et nous faisait enfin sortir de l'obscurité. Elle nous conduisait jusqu'à la table familiale qui nous attendait pour le dîner, jusqu'aux bruits des chaises traînées sur le sol de pierre et des couverts dans les assiettes. Mais pendant ce trajet nous restions loin de tout. Nous étions là, seuls, et nous étions ensemble. Nous nous déplaçons d'une zone de vide entre un monde qui n'existait plus, perdu de l'autre côté de l'océan et cet autre qui se projetait dans les jours futurs faits d'attentes et d'insatisfactions, de rages retenues et d'espoirs obstinés.

L'auteur parle de sa nouvelle :

Il n'est pas facile de savoir l'origine de ce que l'on écrit, même s'il est parfois possible de détecter le déclencheur qui, dans telle ou telle circonstance, que l'on voyage en taxi, que l'on savoure un fruit ou l'on échange un regard avec une inconnue, récupère ou attrape une expérience, une secousse émotionnelle diluée loin dans le temps. Il est presque sûr que ce qui a déclenché le récit que j'ai appelé par la suite *Le père vient* d'une discussion avec Osvaldo Soriano (je devrais plutôt peut-être dire la nécessité du récit). Nous nous étions donné rendez-vous dans un restaurant de l'avenue Córdoba et vers la fin du dîner, Osvaldo parla de son père, de ses dernières années de vie.

Des années difficiles. Pendant qu'il parlait, je sentais que montait en moi la présence du poids d'une faute. Et j'ai continué à la sentir après, quand nous nous sommes quittés, que je me suis mis en route et que je suis arrivé à mon appartement. Je réfléchissais et je me demandais à quoi était due cette sensation d'exigence, d'urgence.

J'avais écrit deux livres sur ma mère et à part quelques mentions dans ces livres-là, jamais rien sur mon père. On ne peut pas se sentir coupable pour une chose pareille, m'étais-je dit, c'est trop puéril. Mais pourtant je me retrouvais là, inquiet, n'arrétant pas de me lever et de m'asseoir.

Peut-être que j'avais de la peine dans mes pensées. De la peine pour quelque chose qui s'était perdu, à quoi j'aurais voulu retourner et dont je ne savais pas bien ce qu'elle était. J'ai pris un cahier, et sous l'impulsion de cette exigence, j'ai écrit la première chose qui m'est venue à l'idée.

J'ai regardé ce que j'avais écrit le lendemain : des phrases isolées, décousues. Je les ai copiées sur l'ordinateur. De temps en temps j'essayais de les reprendre, mais je ne pouvais ajouter ni enlever un mot et bien moins encore les mettre en ordre. Il a dû sûrement se passer un an après cette nuit-là. Je n'avais pas oublié mes notes, elles pesaient toujours autant qu'un problème sans solution, et même plus que ça. Je n'arrivais pas à accepter que leur destin soit scellé, quoique je n'aie pas d'autre choix que celui-là. Une nuit je me suis réveillé entre trois et quatre heures du matin, d'un bond

je suis sorti du lit, je me suis assis devant l'ordinateur et les pièces se sont assemblées sans difficulté ; quelques heures plus tard, le récit était prêt. Et moi, pendant que je regardais par la fenêtre les immeubles qui s'illuminaient avec le soleil, je pensais à ce mystérieux mécanisme qui agit à sa guise, indépendamment de nous-mêmes, et se manifeste quand il le décide, et alors, ce qui était en gestation, finit par éclore et émerge. Cela venait de m'arriver encore, et cette fois, avec un texte d'à peine quelques pages. Cette chose qui se trouvait bien au-delà, de l'autre côté, allez savoir où, avait travaillé pendant tout ce temps, en silence, en secret, pour moi et pour un autre de ces doutes que je m'étais mis sur le dos.